

lequel ils aient prise à l'heure de l'enthousiasme, ou dont ils puissent émouvoir le génie? Dans la vie ordinaire, je conçois qu'on cède à ces motifs, quand il est question d'un bon diner, d'un article louangeur dans les journaux ; mais jamais quand il s'agit de sacrifier les plus hautes jouissances qu'il soit donné à l'homme de goûter. Pour les cœurs aimants, ce pourrait bien être le désir irrésistible de laisser s'épancher le surplus de l'enthousiasme qui les enivre et de faire participer le monde entier à leur extase. Malheureusement, l'artiste ne voit point le monde tel qu'il est ; il se le représente comme étant à sa hauteur, il oublie qu'il n'est composé que de gens en frac à la dernière mode et en mantilles de soie.

Ce désir immodéré et funeste de la publicité paraît être tellement vivace, que même aux heures où l'inspiration a cessé, il continue à nous travailler le cerveau, et c'est dans ces heures qu'il faut lui donner le nom d'ambition. O ambition pernicieuse, à qui nous devons tous les airs, airs variés, etc., c'est toi qui nous enseignes à ravager systématiquement le sanctuaire de la poésie que nous portons en nous ! c'est toi qui dans ton ironie démoniaque nous pousses à souiller de roulades impudiques un chaste et pur accord ; à resserrer une pensée vigoureuse et large dans un lit étroit de cadences et de niaiseries !

O vous, *heureux infortunés*, aux joues creuses et pâles, aux yeux usés, vous vous êtes flétris au souffle brûlant de l'étude et du travail, afin que le public vous criât bravo ! pour l'enveloppe mensongère dont vous entouriez votre poésie dans les moments de calcul et de réflexion prosaïque, et que vous lui arracheriez avec joie si vous ne craigniez que votre création, si elle se montrait dans sa nudité, ne fût obligée de fuir honteuse et éperdue devant les railleries du vulgaire. Oh ! si vous étiez tous mes frères et mes amis, je vous ferais une proposition à l'amiable : je vous engagerais à faire de la musique pour votre compte, et à exercer en même temps quelque bon métier ou à spéculer à la Bourse. Vous seriez alors tout à fait heureux et vous pourriez mener bonne et joyeuse vie. Je veux vous donner l'exemple ; deux heures sonnent, je vais à la Bourse ; si j'échoue dans mes opérations, j'écrirai des quadrilles ; c'est un bon métier, qui fort heureusement n'a rien de commun avec la musique (1).

R. WAGNER.

La Musique à Berlin

(Notes de séjour)

L'Art Moderne vient de publier d'intéressantes notes sur la Musique à Berlin, dont nous extrayons l'important fragment que voici :

PUBLICS ET PROGRAMMES

DEPUIS toujours le public allemand jouit d'une belle réputation d'austérité. En un sens, ce n'est pas à tort ; partout en Allemagne on apporte à l'audition des œuvres musicales un esprit tout autre qu'en Belgique ou en France. Et tout d'abord on y va au concert pour *écouter* et non pour *voir*. Disposition louable sans doute. Il est jugé opportun, outre Rhin, de supprimer au profit de la joie exclu-

(1) Cet article était signé par erreur « Werner » ; la table des matières de la *Gazette musicale* rectifie cette coquille.

sive et complète de l'ouïe celle des autres sens. Aussi bien rien là-bas ne tente les yeux : ni la décoration des salles de concert — elle est d'un goût souvent douteux — ni les toilettes féminines, qui révèlent des imaginations étranges et dont les plus sympathiques sont peut-être celles qui, insoucieuses de plaire, passent inaperçues.

En revanche, tout est conçu dans l'intérêt de l'auditeur. Les salles bâties sur un plan identique, de forme rectangulaire, avec un simple balcon courant tout autour, offrent des places excellentes au point de vue acoustique. Jusque dans les détails de ces salles s'imprime le caractère pratique des Allemands. Partout aussi ils mettent la marque de leur esprit de discipline.

Discipline bienfaisante, mais mortelle ! A Berlin, l'étranger non averti se heurte à elle à chacun de ses mouvements ; elle le poursuit dans les rues, dans les gares, dans les tramways, voire dans sa vie privée, et sans cesse tourmenté du souci de n'être pas pris en faute, il ne sait plus s'il a fait au bon moment le geste nécessaire, celui qui a l'heur de n'en enfreindre aucun règlement. En vérité, cette discipline-là exclut de la vie tout charme en même temps que toute fantaisie.

A un autre point de vue, celui précisément qui nous occupe, quel exemple pour nos publics si peu soucieux de respect et de silence vis-à-vis des manifestations d'art ! Ce n'est pas à Berlin qu'on tolérerait l'inévitable « Marche au vestiaire » de chez nous, ni les entrées pendant l'exécution. Les portes sont impitoyablement fermées aux retardataires. Au surplus, ceux-ci sont peu nombreux, car il n'en va pas ici comme de certains milieux parisiens où le bon goût exige d'ignorer le début d'un programme.

Réunis avec la dévotion de gens qui accomplissent un rite, il semble que dans leurs appréciations même les Prussiens se soumettent volontiers à la parole d'autorité. Elle leur est servie par les « Textbücher », guides thématiques joints à tout programme. Analyses non dénuées d'intérêt pour la masse du public, mais où abondent des commentaires trop ingénieux et conclusions pédantes. A ceux qui cherchent à étayer une conviction chancelante, le *Textbuch* donne l'inappréciable avantage d'un jugement officiel, ayant tout au moins l'apparence de la solidité. Il offre à l'opinion la sécurité. Il lui apporte une certitude bienfaisante.

Seul, Weingartner a compris combien pouvait être néfaste à la compréhension large, à l'émotion vivante, cette dissection de l'œuvre au moment même où elle se déroule devant nous. Aux concerts de l'Opéra, les programmes sont restreints aux seuls titres des œuvres. Libre aux auditeurs qui désirent se documenter de travailler à l'avance. Dégagés ainsi de toute préoccupation matérielle, ils jouiront bien mieux de l'interprétation supérieure de l'œuvre.

Parfois l'on parle de l'austérité de goûts et du purisme des mélomanes berlinois. C'est une légende. Pourquoi, d'ailleurs, le public ne subirait-il pas là-bas comme partout les lois inévitables qui régissent les impressions d'une collectivité ? Les facultés artistiques moyennes d'une foule englobent et écrasent les facultés individuelles.

A Berlin, si les critiques sont impitoyables, le public accueille avec empressement les œuvres et virtuoses de valeur décidément médiocres.

Les programmes les plus sérieux ne craignent pas de flatter au moins un instant le mauvais goût de la multitude. « Elle se lasse de contempler l'eau profonde, il lui faut des cascades ». C'est pourquoi voici à côté des noms très vénérés des plus grands maîtres, les noms de Tchèques, Russes ou Italiens de second ordre, non moins estimés des bienveillants Berlinoises.

Tchaïkowsky, par exemple, bien plus que Borodine ou Rimsky, est pour eux un dieu reconnu et adoré. Sans doute le culte effectif que lui voue Nikisch explique-t-il un peu l'engouement général. Sous le merveilleux bâton du virtuose qui évoque les

rythmes avec tant de clarté, qui sait envelopper la mélodie d'une si chaude émotion, l'œuvre se colore de telle sorte que les plus prévenus arrivent à pardonner au moins Russe des Russes sa grandiloquence pompeuse, artificielle et boursoufflée. Mais l'exécution parfaite n'excuse pas toujours telles pages plus légères et d'une puérilité outrageuse des Thuile, Mahler, Jensen, Løwe, Sinding, Kamiensky, Dvorak, Bossi, qui sont là-bas les hors-d'œuvre de prédilection.

Les Français et les Belges n'ont aucune place dans ces très éclectiques programmes. Je ne dirai pas, à la suite de ce littérateur qui s'est fait reprendre généreusement par la presse allemande : « L'Allemand nous déteste », mais il n'en demeure pas moins étrange que l'Allemand, très averti en littérature française, ouvrant ses expositions aux œuvres des Meunier, des Bartholomé et de bien d'autres, ignore complètement notre intense mouvement musical actuel.

Si l'on s'en étonne, il se défend vigoureusement d'aucun chauvinisme et vous cite *Manon* joué à l'Opéra et Saint-Saëns triomphant à Berlin !

Dans le fait, ils en sont restés là. D'Indy a donné jadis chez eux un concert de ses œuvres ; depuis lors il semble tout à fait oublié. Quant à Franck, une malheureuse tentative de Nikisch pour y faire connaître sa symphonie en *ré* mineur il y a quelques années ne paraît pas avoir eu de suite. Il n'y avait l'hiver dernier *aucun* nom français ou belge aux programmes des dix concerts de l'Opéra que dirige Weingartner !

Pelléas et Mélisande, que Francfort vient de monter et que Munich prépare pour la prochaine saison, est encore loin d'avoir ses entrées à Berlin. Je doute beaucoup que le prestige de Maeterlinck suffise à y décider du succès d'une œuvre si française d'esprit et de facture. En attendant, Debussy y est encore un nom inconnu ou barbare ; à plus forte raison tous ceux qui avec plus ou moins de bonheur se sont inspirés de ses procédés.

En somme les Allemands du nord ne répondent guère à l'hospitalité qui depuis longtemps leur est largement départie chez nous ; par aucune brèche notre art d'aujourd'hui ne pénètre à Berlin, forteresse sévère du classicisme où Brahms trône encore presque au niveau de Beethoven, et, en même temps, jardin fantaisiste où croissent à leur aise tant de fleurs exotiques au parfum médiocre.

* * *

A Berlin convergent les forces musicales de toutes les races, de toutes les nations ; artistes et virtuoses y défilent en armée innombrable, inquiétante. Les pianistes en forment le contingent principal. Presque tous sont « très forts », beaucoup ont du talent, peu ont du génie, et l'on pense avec mélancolie à l'arrière-garde de l'avenir, formée des milliers de désillusionnés et de déçus.

Les débutants cherchent ici la sanction définitive, la consécration de leur talent. Ils escomptent l'éblouissante critique qui leur fraiera un chemin à travers les broussailleux taillis de la vie d'artiste. Hélas ! s'ils n'ont pu soigner vigoureusement à l'avance leurs intérêts, ils s'en retourneront pis que bredouille, munis d'un jugement dont aucune bienveillance ne dissimule la sommaire cruauté. Voici le goût de ces critiques, parentes du nouveau jeu parisien des faits divers en trois lignes :

« M. X... a dirigé l'autre soir ses œuvres d'orchestre avec le courage de l'inconscience. »

« Quelques œuvres exécutées par Mlle Y... ont rompu la monotonie du concert, mais le médiocre talent de cette jeune pianiste n'a pu faire qu'une diversion peu réjouissante. »

« M. Z..., violoniste, s'est fait entendre hier en un récital ; sans nul doute il trouvera bien seul ce qui lui manque ! »

Peut-on être plus brièvement éloquent?.....

MAUD.